[compte-rendu] Annick PETERS-CUSTOT, Bruno en Calabre. Histoire d'une fondation monastique dans l'Italie normande : S. Maria de Turri et S. Stefano del Bosco, Rome, École française de Rome, 2014, 430 p.

Eliana Magnani

▶ **To cite this version:**

Eliana Magnani. [compte-rendu] Annick PETERS-CUSTOT, Bruno en Calabre. Histoire d'une fondation monastique dans l'Italie normande : S. Maria de Turri et S. Stefano del Bosco, Rome, École française de Rome, 2014, 430 p.. Annales. Histoire, Sciences sociales, 2014, pp.1110-1112. halshs-03445685

HAL Id: halshs-03445685
https://shs.hal.science/halshs-03445685

Submitted on 24 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Eliana MAGNANI, [compte-rendu] « Annick Peters-Custot, *Bruno en Calabre. Histoire d'une fondation monastique dans l'Italie normande : S. Maria de Turri et S. Stefano del Bosco*, Rome, École française de Rome, 2014, 430 p. », dans *Annales HSS,* 2014/4, p. 1110-1112 (ISSN 0395-2649). https://www.cairn.info/revue-annales-2014-4-page-999.htm#s1n6

50 En prenant comme point de départ un dossier de vingt-cinq actes diplomatiques latins et grecs, voire bilingues, antérieurs à 1101, notamment ceux du comte Roger I[er] de Hauteville (v. 1031/1040-1101), Annick Peters-Custot revient sur la figure de Bruno (de Cologne ?) (v. 1024/1031-1101) et sur sa fondation érémitique en Calabre (Santa Maria *de Turri* ou *de Heremo*, à proximité du *castrum* de Stilo). Son étude vise à rétablir certains faits que la critique historique (celle de Bernard Bligny, par exemple) a eu du mal à imposer face à la geste cartusienne construite entre la fin du XV[e] et le début du XVI[e] siècle, reprise ensuite jusqu'à nos jours. Ainsi, ce n'est qu'en 1514 que Bruno a été reconnu comme fondateur « charismatique » de la Grande Chartreuse et que sa fondation en Calabre, où il a fini ses jours, a été intégrée à l'ordre chartreux. Le mouvement de canonisation qui lui a attribué ce rôle a récupéré son lieu d'inhumation et incorporé les archives calabraises à l'ensemble cartusien et au récit hagiographique composé pour l'occasion et publié en 1515 par le prieur général des chartreux François du Puy († 1521).

51 Ces faits étant acquis, il demeurait à cerner le caractère et le contexte de la fondation calabraise, ainsi que le rôle de Bruno, ce que l'auteure réalise de manière définitive. Outre l'analyse de la construction rétrospective de la figure de Bruno « fondateur » des chartreux, le livre soulève et résout quelques questions clés : la reconstitution de son arrivée en Italie, en réponse à l'appel de son ancien élève à Reims, le pape Urbain II, en tant qu'archevêque de Reggio di Calabria choisi *(electus)* dès septembre 1089 ; le renoncement à la charge épiscopale et l'installation de l'ermitage, en 1090/ 1091, dans des lieux où demeurait peut-être vivace le souvenir du monastère du Vivarium érigé au VI[e] siècle par Cassiodore ; la compréhension du nouvel établissement monastique comme expression de la mainmise comtale sur l'organisation de l'Église du comté de Calabre et relais probable de la politique réformatrice de la papauté.

52 Toute la démonstration se fonde sur une documentation délicate à manier, car en grande partie disparue et connue soit par des copies ou des éditions modernes (en particulier la somme de l'historien chartreux Benedetto Tromby), soit par des photographies du début du XX[e] siècle (la collection des clichés de documents italo-normands provenant de Richard Salomon). S'appuyant sur la nouvelle édition critique des actes de Roger I[er] [1] et en constant dialogue avec l'historiographie antérieure, l'auteure examine avec acuité chaque acte d'un ensemble où les « interpolations » et les « falsifications » dans les documents comtaux sont nombreuses. L'un des enjeux de l'étude est de restituer le contexte dans lequel ces « manipulations » ont pu être réalisées, et l'hypothèse chronologique défendue force l'adhésion : entre 1198 et 1220/1221, à l'époque de la minorité et avant le couronnement impérial de Frédéric II (1194-1250) qui profite au « grignotage de l'autorité publique » (p. 181), ainsi qu'au moment du développement contemporain de l'ordre cistercien dans le royaume de Sicile *via* l'annexion de monastères préexistants et la prise en main de leurs archives.

53 C'est le cas, à partir de 1192, de Santo Stefano del Bosco, le monastère bénédictin fondé vers 1120 qui prend le pas sur l'ermitage Santa Maria *de Turri*, situé à environ 1,5 km de distance. Les débuts de la fondation de Bruno sont ainsi connus en partie par ce prisme « cistercien » (ou celui des moines qui organisent le transfert de Santo Stefano à Cîteaux) qui

s'octroie des droits publics là où les souverains normands n'avaient concédé que des biens fonciers et des hommes. Il place ainsi la figure du comte Roger I[er] au centre de la mémoire des origines du monastère calabrais, en tant que bienfaiteur, fondateur et, surtout, porteur du projet qui serait dès le départ celui d'un ermitage voué à devenir un monastère bénédictin. Emblématique de cette construction, l'acte du « miracle de Capoue » – concession par le comte de biens et de droits aux frères résidant dans les églises Santa Maria *de Heremo* et Santo Stefano del Bosco pour remercier le « vénérable père » Bruno de l'avoir averti par songe d'un complot lors du siège de Capoue – est forgé « plutôt pour glorifier la générosité du comte et sa figure de protégé de Dieu » que « pour exalter la sainteté de Bruno » (p. 279 et 370-376). Mais à regarder de près, si Bruno assume le rôle du « fondateur dépassé », c'est qu'effectivement il n'était pas le seul acteur des débuts de l'ermitage en Calabre et que l'érémitisme n'était qu'une forme de vie consacrée parmi d'autres possibles pour le noyau initial qu'il institua en tandem avec Lanvin († 1116 ou 1120). En fait, les deux hommes sont associés dans tous les actes passés au profit de la fondation avant la disparition de Bruno. L'un des apports du livre est justement de rétablir la figure de Lanvin – deuxième *magister* de l'établissement calabrais, présenté par l'historiographie cartusienne comme celui qui aurait « trahi » le *propositum* érémitique de Bruno – et de permettre une meilleure compréhension du passage vers le cénobitisme à l'intérieur du processus d'insertion des fondations monastiques dans la politique du pouvoir territorial des souverains normands.

54 D'un point de vue historiographique, cette étude méthodique et érudite, riche en enseignements, en analyses critiques et en précisions chronologiques, est parfois déconcertante en raison de quelques lacunes bibliographiques et du maniement problématique de certaines notions. Alors que la production écrite, son utilisation, sa transmission et sa conservation sont au cœur du travail entrepris, il est difficile de comprendre l'absence, à part deux références fugaces en conclusion, de mise en perspective du cas étudié par rapport à la dense réflexion, anthropologique mais aussi historique, sur la *literacy*/scripturalité (Jack Goody, Michael Clanchy, Brian Stock...). Près de la moitié des actes du dossier principal étant connus par des reproductions photographiques, le lecteur serait en droit d'attendre que l'analyse des textes s'articule à celle du support, pas seulement du parchemin disparu mais aussi de la collection de clichés du début du XX[e] siècle, trop vite expédiée comme étant l'œuvre d'« un savant italien, Garufi » (p. 27) [2]. Il aurait sans doute été utile de mobiliser la notion de « rhétorique visuelle » émise par Peter Rück [3], qui invite à envisager les actes comme des signes globaux, des objets écrits manipulables visuellement en dehors de toute pratique de lecture, y compris pour rendre compte du maintien de l'usage du grec dans les documents de la Calabre normande et relativiser l'idée peu convaincante « de langue cryptée, codée », reprise d'études récentes (p. 80 et 316).

55 Le lecteur se demande, par ailleurs, si le « cartulaire » disparu de Santo Stefano del Bosco, réalisé vers 1200, ne pourrait pas être mieux caractérisé et en partie reconstitué grâce aux notes de B. Tromby qui l'a consulté. Un rapide survol de son ouvrage indique qu'il désigne le manuscrit comme un recueil de documents très ancien *(breviario seu privilegio in libro perantiquo)*, comprenant trente-deux feuillets [4]. Il s'agit donc d'un mince codex qui s'ouvre par l'acte (interpolé) du 7 mai 1093 de Roger I[er], décrivant les limites des biens déjà donnés à Bruno et Lanvin, suivi, au verso, de la transcription de la confirmation du 14 octobre 1092 par le pape Urbain II des concessions du comte Roger I[er] et de l'évêque Théodore de Squillace. Le choix de ces deux actes pour ouvrir le recueil de privilèges en dit long sur la manière dont les moines envisagent alors les prémices de leur monastère ; il donne également une idée des tris effectués par les cisterciens dans les archives du monastère.

56 En outre, il manque au lecteur une présentation synthétique de la totalité de la documentation médiévale connue du monastère, en particulier le nombre d'actes et leur répartition chronologique approximative, puisque seuls les actes antérieurs à 1101 ont reçu ce type de traitement dans les très utiles annexes. Ces remarques pourraient également être formulées vis-à-vis des *Constitutions* de Lambert († 1124), troisième *magister* de l'établissement, transmises seulement par un extrait, ainsi que du martyrologe d'Usuard du milieu du XII^{e} siècle, portant des annotations nécrologiques marginales (Naples, Bibl. Naz., ms. XVI.A.4), cité d'après sa réédition récente et dont on apprend seulement à la page 215 qu'il est le seul manuscrit connu provenant de Santo Stefano del Bosco (du reste absent, tout comme le cartulaire, de l'index très détaillé et précieux en fin d'ouvrage).

57 En ce qui concerne l'appareil conceptuel utilisé, même si l'expression est devenue monnaie courante chez certains historiens, il reste à démontrer le bien-fondé de la désignation des constructions mémorielles des monastères et des ordres religieux comme « mythe des origines », « récits mythiques » ou « mythologies » (p. 235, 265-266 et 279), sans interroger tout un pan des travaux en sciences sociales (Georges Dumézil, Claude Lévi-Strauss, Jean-Pierre Vernant, Marcel Detienne...). Au lieu de banaliser les concepts, ne serait-il pas temps de réfléchir sérieusement à la catégorisation des récits sur lesquels l'historien exerce son exégèse, au-delà de la simple typologie des sources, du « vrai » etdu « faux », et de poser des notions fermes ? Ne faudrait-il pas commencer par tenir compte des acquis de la théorie littéraire et des notions de transtextualité/intertextualié (Gérard Genette) plutôt que de parler vaguement de la « porosité » entre les genres documentaires ?

58 Le dossier de Bruno et de sa fondation calabraise, minutieusement exploité et renouvelé par A. Peters-Custot, ne se cantonne pas à « l'histoire d'une fondation monastique dans l'Italie normande », mais possède une portée générale qui interpelle l'historien et ses pratiques.

59 ELIANA MAGNANI

[1] Julia BECKER (éd.), *Documenti latini e greci del conte Ruggero I di Calabria e Sicilia*, Rome, Viella, 2013.
[2] Paolo COLLURA, « La collezione fotografica C. A. Garufi presso l'Istituto di Storia Medievale dell'Università di Palermo », *in* P. RÜCK (éd.), *Fotografische Sammlungen mittelalterlicher Urkunden in Europa : Geschichte, Umfang, Aufbau und Verzeichnungsmethoden der wichtigsten Urkundenfotosammlungen*, Sigmaringen, J. Thorbecke, 1989, p. 113-114.
[3] Peter RÜCK, « Die Urkunde als Kunstwerk », *in* V. A. VON EUW et P. SCHREINER (éd.), *Kaiserin Theophanu. Begegnung des Ostens und Westens um die Wende des ersten Jahrtausends*, Cologne, Schnütgen-Museum, 1991, t. II, p. 311-333.
[4] Benedetto TROMBY, *Storia critico-cronologica diplomatica del patriarca S. Brunone e del suo ordine cartusiano*, Naples, Vincenzo Orsino, 1775, t. II, App., p. 68, n. 1 et p. 69, n. 2.